

RÉINCARNATIONS

-

APPRIVOISEMENTS

Les souffrances quatorze morts du jeune vieux Peter

Tannguy

« Il avait dû perdre conscience à nouveau. Ou alors n'avait-il pas cessé de mourir et de renaître. La mort était peut-être cet état: une succession de nuits et de jours par-delà l'espace et le temps. »

Gilbert SINOUE, Avicenne ou La route d'Ispahan.

A la mémoire de tous les suicidés,
En hommage à leur ultime courage témoin du plus grand désespoir,

Enfance

Comme en prémices à un rituel de purification, les vendredis impairs une camionnette s'immobilisait invariablement devant la maison. Quelques minutes plus tard, dans un bruit de ferraille qu'on traînait, la porte s'ouvrait sur un grand casier fait de tiges de métal tressées et dont se dégagait une forte odeur d'amidon.

C'était le signe annonciateur des draps blancs frais et la promesse toujours attendue de pouvoir se glisser ce soir entre deux feuilles de coton raides comme du carton. Jamais ne m'effleura l'idée qu'il pouvait y avoir quelqu'un pour conduire la camionnette, décharger le casier, le tirer et le hisser au haut des trois marches menant à la cuisine. Que voulez-vous! Je n'avais pas encore reçu ces cartes joliment calligraphiées qu'à peine appris à lire vous devez déjà déchiffrer un beau matin en ânonnant sous les regards admiratifs de la famille « Enfin l'âge de raison, bravo Peter! ».

Et l'événement bimensuel se clôturait pareillement par l'échange d'un papier blanc griffonné contre un autre plus coloré, entre deux mains qui se croisaient ainsi l'espace d'un instant. Ce n'est que plus tard - sans doute sous l'effet de « l'âge de raison » - que je pris un jour conscience que s'il rentrait ainsi du linge empesé bien proprement emballé dans du papier blanc, il en ressortait un même casier où s'entassaient, salis, quinze jours de vie d'une famille nombreuse.

Ma chambre n'en était une qu'au milieu d'autres fonctions parmi lesquelles le rôle de salle à manger et celui de salle de jeu où grandissait toute la marmaille familiale. Grande comme une maison, une armoire à quatre portes abritait les choses les plus diverses aux rangs desquelles figuraient en bon ordre des paquets de lessive transpirant une odeur de résine, rien moins que la réserve de sucre, en bref de quoi faire baver d'envie n'importe quelle classe d'enfants, et, derrière une serrure à clef gigantesque, les trésors aux couleurs variées de plus d'une centaine de pots de confiture. Vous rendez-vous compte? A deux bonds de mon oreiller! A l'autre bout s'ouvraient en couches successives des rayonnages sur lesquels s'entassaient, du plus bas niveau au plus haut, des jouets pour cinq âges. Adossé à un mur sur une longueur de près de deux mètres, le lit était monté sur un axe métallique qui permettait en journée de le redresser pour faire place aux jeux de la marmaille et aux repas familiaux.

Je ne sais pas pourquoi mais j'adorais dormir dans un lit bien fait: draps tendus aux limites du possible, et remontant jusqu'à quelques centimètres à peine de la tête du lit. Les vendredis de livraison, c'était jour de fête, le plaisir particulier consistant, ces jours, à se glisser par la fente laissée ouverte au haut du lit entre des draps de dessous et de dessus ajustés l'un sur l'autre de manière à ne laisser passer au mieux que quelques feuilles de papier. Le jeu consistait à m'y infiltrer, comme dans une enveloppe, en froissant le moins possible la nouvelle literie, tout en profitant avec une certaine délectation à la fois du bruit du coton se cassant sous l'effet de mon petit poids et de l'agréable sensation que procurait à ma peau d'enfant le contact du coton amidonné.

Peut-être avais-je, sans conscience aucune, la sensation de réintégrer le ventre de la mère.

- On fait l'avion?
- Peter, pas ce soir, il est trop tard.
- Allez! M'man. L'avion.
- J'ai dit pas ce soir.
- Demain alors?

Le jeu complice de l'avion nous réunissait ma mère et moi. Après que je me sois faufilé entre les draps de ma tanière, le rôle de ma mère constituait à redresser le lit sur son axe de rangement, me laissant ainsi coincé à la verticale entre le mur et le matelas. Pour ma part, il revenait à mon petit cerveau d'inventer tous les moyens imaginables pour pouvoir rester ainsi le plus longtemps possible en suspension à la fois horizontale et verticale entre mes draps bien serrés.

Impressions de retrouvailles utérines? Plaisir de la conjugaison des trois premières dimensions? Découverte de la quatrième?

J'ai retrouvé plus tard ces sensations lorsque je me suis un jour laissé convaincre par mon ami Etienne de me lancer dans la grande aventure du vol à voile. Mais alors « l'âge de raison » était passé par là, avec sa mesure des risques, et ses grandes peurs.

- L'avion! L'avion! L'avion!

Le monde de la nuit appartenait à la grande armoire. A peine m'étais-je endormi, ainsi que je le croyais, que la voilè qui se réveillait et, dans ses habits de planches et de bois, se mettait à craquer. Et comme, de jour, un des jeux préférés d'un de mes frère consistait à s'y cacher pour jouer les fantômes et nous prendre par surprise les uns comme les autres, en nous effrayant mutuellement, j'avais bien pu prendre la mesure du nombre d'hommes, grandeur nature et adultes, qu'on pouvait bien cacher là-dedans, tout harnachés de pied en cap et pourvus de tout l'attirail nécessaire pour épouvanter n'importe quel enfant. Un grand, ça devait bien mesurer quelques pots de confiture. Non? Quand ce n'était pas le plancher lui-même qui se mettait à crisser et à jouer les conjurés, c'étaient les tentures aux larges motifs floraux qui entraient dans la danse. Avec leurs efflorescences rondes ou ovales de la taille d'une tête humaine et montées sur des tiges auxquelles pendaient des feuilles telles des membres supérieurs plus ou moins désarticulés, les lés successifs offraient à ma vue une armée de bandits de grand chemin tapis dans l'ombre pour mieux me surprendre. Et quand, par temps chaud, le léger friselis d'un air nocturne entraît par une des fenêtres laissées entrouvertes, mon armée de fantômes en bivouac soudain se remettait en branle. Étant seul dans la pièce, toute cette bande de malandrins n'était donc que pour moi.

Alors, je me glissais sous les couvertures au plus profond du lit, me faisant le plus plat possible dans mon fourreau. Tapi dans mon antre, essayant de ne pas respirer pour ne pas me faire remarquer, je pleurais, je criais, incapable heureusement de réaliser que mes cris et mes pleurs ne pouvaient que me mieux me signaler, mais tout aussi incapable de comprendre qu'ainsi étouffés mes appels avaient d'autant moins de chance d'être rapidement entendus.

Le sourire, les bras, la chaleur, la douceur de la peau et les caresses d'une mère aux yeux endormis et aux cheveux blonds défaits me délivraient enfin du cauchemar sous la lumière soudain violente d'une ampoule en fait rien de plus que blafarde. Au besoin, les portes de la grande armoire - oh! supplice - étaient ouvertes, les rangements inspectés, les recoins de la pièce vérifiés, et - torture suprême - les tentures étaient écartées pour bien me montrer que personne ne s'y cachait. Si mon âge me l'avait permis, j'aurais bien fait rimer peloton, polochon et Polonius, le traître infâme.

Cette nuit, la lumière d'une lune presque pleine découpait ses silhouettes de fleurs bien tranchées au fil des hauteurs de tissus qu'animait un léger vent frais des petits matins d'été. La saison était un peu chaude. Happé puis repoussé par le souffle du courant d'air, les tentures s'étaient mises à respirer. Il y eut un bruit de craquement de branche. Un chat ou un oiseau nocturne sauta sur le gravier. Perturbé par les variations hygrométriques, le plancher se mit à travailler, rejoint bientôt par la grande armoire. Sous le poids des pots de confitures fraîches suintant le sucre et sentant bon la fraise et l'abricot, une planche céda.

Je m'étais réfugié au fond du lit, à moitié endormi. Sans même penser que son volume ne pourrait que mieux me localiser, dans ma fuite j'avais emporté mon oreiller et enfoui dessous ma tête pour mieux me protéger. Je n'osais plus respirer et m'étais mis à pleurer. Mes sanglots de plus en plus étouffés m'empêchaient de crier. De plus en plus étouffés, qu'ils étaient sous les couvertures et l'oreiller.

L'autopsie conclut que Peter, « l'angelito », avait « péri asphyxié et noyé par ses larmes ».

Vous avez fait: deux.

« En route pour la Porte du Royaume, sans passer par le start. »

- Bonjour, garçon.
- Bonjour, Mechieu.

Face à moi, une grande porte: elle semblait suspendue dans les airs ou posée sur du vent. Les battants étaient larges ouverts, perdus là, accrochés au chambranle auquel ne s'adossait aucun mur.

- Tu t'appelles?
- Peter, Mechieu.
- Bonjour, Peter.

Dans l'encadrement de la porte se dressait un homme vêtu d'une longue robe blanche, les manches serrées au poignet. Une large ceinture de tissus blanc lui ceignait la taille. Il portait des sandales. Mais ce qui m'intriguait le plus, dans ma petite tête d'enfant, c'était qu'il ressemblait tellement à ces personnages que j'avais vus dessinés sur des images que se partageaient annuellement mes frères et sœurs, avec les grands, et que je voyais occasionnellement ressortir de gros livres au hasard de certains dimanches. Comme sur les images joliment colorées, l'homme portait de grandes ailes

blanches. Autour de sa tête flottait un anneau blanc de brume.

- Et toi, tu t'appelles comment, Mechieu?
- On m'appelle Saturne, dit l'homme en blanc. Les hommes m'appellent ainsi.
- Chaturne. C'est un drôle de nom. Bonjour Mechieu Chaturne. C'est quoi le joli halot que vous portez autour de la tête. Ça sert à quoi?
- Regarde, Peter, me dit l'homme, en m'indiquant très loin quelque part dans l'espace une grosse sphère bleue. Là bas, c'est la Terre. C'est de là que tu viens.
- Ah.
- ... et sur cette planète vivent des hommes, comme toi, ou presque. Ma tête entourée de son halot blanc circulaire, ces hommes l'appellent: Saturne.
- Je ne comprends pas bien ce que vous me racontez. Je suis trop petit. Mais j'aimerais bien comprendre. Quand je serai grand, je comprendrai.
- Certainement.
- C'est quoi ce que vous avez sur le dos, Mechieu Chaturne?
- Ce sont des ailes, Peter.
- Ouah! Comme celles d'un oiseau? Moi, j'aimerais bien voler comme les oiseaux.
- Elles me permettent en effet de voler, Peter.
- Pour quoi faire?
- Je suis ce que les hommes appellent un ange.
- Vous pouvez monter haut? Plus haut que les oiseaux? Jusqu'au ciel?
- Jusqu'au ciel? C'est une bonne question. Tout dépend du point de vue où on se place.
- Vous êtes mystérieux, Mechieu Chaturne.
- Tu n'aimes pas ça, Peter?
- Oh, si! C'est quoi un ange?
- Pour la plupart, ce sont dirait-on des amis. Ils se tiennent à tes côtés pour t'aider, et surtout t'empêcher de choisir un mauvais chemin. Ce sont des gardiens.
- Je ne comprends pas. Je suis trop petit.
- Sur le chemin de la vie, chaque homme a son ange gardien à ses côtés, pour prendre soin de lui, et dont la petite voix se fait entendre parfois, quand il le faut, pour lui éviter de se perdre en de trop longues errances.
- ... Mais j'aimerais bien comprendre. Quand je serai grand, ...
- Tu comprendras.
- Alors toi, tu es mon ange gardien?
- En quelque sorte, Peter.
- C'est quoi votre métier, Mechieu Chaturne?
- Mon métier, c'est d'accueillir les petits enfants comme toi quand ils arrivent de la Terre ...
- Ah?
- ... et de m'en occuper le temps qu'il faut.
- Je ne comprends pas très bien. Je suis trop petit. Ce sont des histoires de grands. Mais j'aimerais bien comprendre.
- Tu ne dois pas tout essayer de comprendre, Peter. C'est sans doute le défaut des grands. Et toi, Peter, quel métier veux-tu faire

plus tard?

Je m'apprêtais à répondre « marchand de glaces » quand arriva un autre homme, tout de blanc vêtu aussi, mais beaucoup plus vieux, très très vieux. Ça se voyait rien qu'à sa barbe blanche.

- On a un nouveau visiteur? fit l'homme qui arrivait.

- Dieu, dit Saturne, je te présente Peter.

- Bonjour Peter.

- Bonjour Mechieu.

- Le petit n'a pas réclamé ses parents? Ses frères ou ses sœurs?

L'homme que Saturne appelait Dieu s'était adressé à l'ange à voix basse. Il croyait que je ne l'avais pas entendu. Je le feignis.

- Dieu, c'est ton nom, Mechieu?

- C'est en tout cas celui qu'on me donne, un de ceux que les hommes me donnent, quand ils veulent me nommer. Mais ils m'en ont trouvé beaucoup d'autres, selon les endroits où ils habitent, suivant leurs coutumes ou le mode de relation qu'ils veulent entretenir avec moi.

- Ça veut dire quelque chose: « Dieu »?

- Ça renvoie à quelque chose qui te dépasse, quelque chose que tu acceptes de ne pas vouloir trop comprendre, et qui te permet d'accepter qu'on ne peut pas tout comprendre. Quand tu seras grand, tu repenseras à ceci. Tu verras que tous les hommes se posent cette même question et, qu'au bout du compte, ils y apportent tous la même réponse, mais chacun avec ses propres mots et le vocabulaire qui appartient à sa tribu.

- Ah!

- Et quel métier, il veut faire plus tard, Peter?

Dieu s'adressait à moi. A moi, en personne. Je m'apprêtais, tout en hésitant, à répondre « marchand de glaces » ou « pâtissier ». Après un instant de trouble, je répondis:

- Ambulancier.

- Joli métier, fit Dieu. Ton papa est ambulancier?

- Non.

J'étais sur le point de dire que mon grand-père était pâtissier et que le marchand de glaces qui conduisait chaque dimanche sa camionnette dans la rue était très gentil aussi. Dans ma tête, j'entendais la petite ritournelle musicale qui, chaque semaine de l'été, annonçait sa venue.

- Ou pompier, ajoutais-je. Oui, plutôt pompier.

- Ça me paraît de bonnes idées, Peter, me dit encore Dieu. On ne va pas retenir plus longtemps le gamin, ajouta-t-il à l'attention de Saturne, et couper aussi tôt l'herbe sous le pied de si belles vocations. On ne va pas déjà maintenant lui couper définitivement les fils qui le relie à la vie, conclut-il sèchement à l'attention de trois jeunes femmes qui s'approchaient et qu'il renvoya d'un geste sur le champ. Salut, Peter. Enchanté d'avoir fait ta connaissance. Je serai ravi de te revoir. Plus tard. Bon voyage, Peter. Bon retour. Il disparut dans la nébuleuse du halo circulaire. Saturne héla au passage une étoile filante égarée par là.

- Je te confie Peter, dit-il à l'étoile.

Et il ajouta à mon endroit:

- Bon retour, Peter. Bon chemin. Prends bien soin de toi.

Ses ailes me faisaient des signes d'au revoir.

C'est ainsi que, lové au creux des bras d'une étoile filante, j'entrepris, avant de retomber sur Terre dans une poussière d'étoile, le voyage de ma première réincarnation.

Jeu

- Corvée bois. Qui se propose? Loup garou et chouette chouette. Bien. Merci.

- Corvée vaisselle? Hibou grand-duc et Lycaon oeil perçant, OK? Super les gars.

- Corvée feuillée? Qui s'y colle? Personne? Veau ascendant carotte. (C'est le totem d'Alexandre. Veau ascendant carotte: j'ai pas encore compris).

C'était le rassemblement de fin d'après-midi. Comme chaque soir on se répartissait les tâches de fin de journée.

Corvées, rien que le mot te donne envie d'y échapper.

- Corvée eau? Reprit le chef.

Silence. Un paquet de nez qui piquent vers le bas les uns après les autres comme pour mieux se faire oublier derrière l'anonymat de leur cuir chevelu.

Normal, la corvée la plus pénible: se coltiner dans chaque main un jerrycan de vingt litres dans les ornières bourbeuses d'un chemin de plus d'un kilomètre. En plus, on a perdu les bouchons. A l'arrivée t'as le froc et les chaussettes tout bons à passer à l'essoreuse.

- Pas de candidat? Corvée eau: Yves et Peter.

Yves et Peter. Le salaud! Me dis-je. Mais ferme ton clapet, Pet.

Sinon, pour ta totémisation, tu peux te préparer au grand jeu.

Yves était mon ami. A cet âge on dit encore ami. Plus tard, on dit pote ou vieux pote, vieux frère, vieille branche, vieille fripouille.

Parce qu'après, c'est comme si tout devenait vieux. Yves et moi, on allait à l'école ensemble, on passait certains de nos mercredis chez l'un chez l'autre, parfois même des jours de vacances. On était presque jumeau. Jumeau, c'est quand on est né le même jour.

C'était mon ami, quoi!

Le Yves et le Peter, on se prend les quatre jerries, et en route pour la galère. Foutu chemin boueux! Yves me raconte je sais pas trop quoi d'un bouquin qu'il a lu ou une B.D. peut-être.

- Terrible, avec des trucs et des machins à t'envoyer six pieds sous terre. La mort qui tue, qu'il dit.

On arrive à la route et on prend à gauche, pour aller à la fontaine, d'où coule la source. Yves passe devant: le long d'une route, faut jamais marcher côte à côte. On s'apprête à contourner une fourgonnette garée sur le bas-côté. Un gars me demande si j'aurais pas du feu.

- Fume pas, je dis. J'ai pas l'âge. Je peux pas. Mais j'ai toujours un briquet sur moi. Pour faire le feu.

Avec un clin d'œil, je cherche l'amadou au fond de ma poche et je le lui tends. Là-dessus, j'entends hurler Yves. Le gars me file une torgnole à me secouer le cerveau. Il se précipite dans la bagnole qui démarre en trombe. Bien que tétanisé de peur et la cervelle encore

secouée, je parviens à prendre le numéro de plaque de la bagnole: MQT-747, pendant que résonne dans ma tête le cri étouffé de la voix d'Yves. Son foulard gît sur le macadam, comme l'ultime témoin de ce que je voudrais qu'il ne soit jamais arrivé. Je ramasse le morceau de tissus roulé, se défaisant lamentablement dès suite de la résistance dont Yves a dû faire preuve. Affolé, je me précipite dans les ornières bourbeuses pour rejoindre le campement. Je répète MQT-747 Je cours. MQT-747. Ne pas oublier: MQT-747 Évidemment, je n' pense pas à noter le numéro, même si j'ai toujours un crayon et du papier sur moi. MQT-747: comme Mort Qui Tue.

Couvert de boue, j'arrive au camp en hurlant « Yves ». Je m'effondre en larmes. J'essaie d'expliquer. MQT-747. Mais je tremble tellement que je ne parviens à rien articuler. Je montre le foulard d'Yves. Les secondes passent. Je tends le foulard. Dans mes yeux, il n'y a qu'une image: celle d'Yves au fond de la fourgonnette. Finalement à remettre en place mes bribes d'explication, la bagnole, l'amadou, la taloche, on parvient à comprendre.

- MQT-747, je dis.
- Faut prévenir les flics.
- Faut partir à sa recherche.
- Quelqu'un pour aller jusqu'au village?

Et je sais plus bien quoi.

On ratisse les environs.

- On a prévenu les flics, dit un chef.

Après, je me rappelle plus trop. On prépare le repas. On passe à table. On parle que de ça. Pas le cœur à avaler une crêpe. Un chef arrive:

- Les flics ont retrouvé la fourgonnette. Avec un des jerrycans.

On tient conseil. La nuit tombe. On rentre sous la tente. Le bruit court que les flics ont une piste. On va se pieuter. Pas moyen de m'endormir: je crois mourir.

- Vite, vite, debout, habillez-vous. Vite.

Une torche électrique m'aveugle le visage. J'essaie de comprendre ce qui se passe. J'ai dû finalement m'endormir.

- Il est quelle heure?

- Les flics ont retrouvé la trace d'Yves. Vite, vite. Minuit et demi.

Mettez vos bottes et habillez-vous chaudement. Mais plus vite, quoi!

On se met en route. Croisement de chemins. On fait deux groupes.

Mon voisin de piaule, Vincent, part avec l'autre groupe. Vincent:

celui qui veut devenir docteur. A la lumière de nos torches, on avance. Il fait noir. Un bois de sapins. On s'arrête. On attend des instructions de la police.

- Non! On cherche des indices.

Dans une nuit d'encre comme celle-ci, chercher des indices! Il paraît qu'on a vu Yves. On attend, assis à la lisière du bois de sapins. Des heures passent, c'est-ce qu'il me semble. Ça sent bon la résine.

Parfois je pique du nez.

- Deux éclaireurs volontaires? Peter, ça ira? Tu pars avec Veau ascendant carotte.

Alexandre, c'est un grand, un ancien. Un dur. On se met en route.

On longe une espèce de coupe-feu entre les sapins et d'autres

arbres. Ma lampe de poche faiblit. Pas une pile de rechange sur moi. Veau ascendant carotte a une super lampe. Heureusement! C'est une nuit sans lune. Un bruit sur la droite. Alexandre dit:

- Je vais voir. Attends-moi ici.

J'attends. Je vois rien sauf deux paquets d'arbres que je devine alignés de part et d'autre du coupe-feu. J'attends. Des bruits de pas feutrés à droite. Deux ombres. Mes pieds sont scotchés en terre. J'arrête de respirer. Je sens mon cœur qui bat comme une horloge devenue folle. Eux, ils vont certainement l'entendre. Les ombres se rapprochent. Une ombre me frôle. Je demande dans un soupir:

- Alex?

Non je hurle.

- Alexandre.

Je saute sur l'homme. Je tape. Je frappe. Les cheveux: je tire les cheveux. Je tire les cheveux. L'homme crie.

- Ho, Peter! C'est Vincent. Lâche-moi. Tu me fais mal. Lâche-moi, je te dis.

Je n'entends pas. Je tire les cheveux. L'homme se débat. Je tire les cheveux.

- Peter, arrête, c'est moi, Vincent. Je suis avec l'autre groupe.

Arrête de me tirer les cheveux.

L'homme hurle de mal. Je bande mes muscles pour mieux tirer.

L'homme me frappe. Je crie. L'homme répète:

- Peter, calme-toi, ce n'est qu'un ...

Et Veau ascendant carotte qui ne revient pas.

Une douleur me parcourt le bras, me prend l'épaule, me déchire la poitrine. Je me raidis. Je mords le foulard d'Yves que j'ai autour du cou. Je serre les dents. Mes muscles et mes forces me lâchent soudain. Et je m'effondre dans les bras de l'homme.

Je suis à ses pieds.

Il me semble que le dernier mot que j'ai entendu était le mot:

- ... jeu.

pendant que mes yeux crurent distinguer dans la pénombre l'ombre d'Alexandre.

Et c'est ainsi que je mourus pour la seconde fois.

Suite à l'édition.

*« Quitte à être réincarné, autant que ce soit en moi,
comme ça mes vêtements pourront resservir. »*

Philippe GELUCK